



La belle histoire de l'Odyssée : présentation du travail

Aider un collégien à prendre conscience de ce qu'est un texte fondateur

Exploitation de ce travail dans le cadre de l'étude du fait religieux dans les lettres.

En annexe à ce document, vous trouverez également sur le site de l'IESR les suivants :

- *La belle histoire de l'Odyssée* : support de séance en classe de 6^e.
- *Chronologie de l'Odyssée ou Ulysse revient de loin* : support adaptable à tous les niveaux de classe.
- *Le début de l'Odyssée* : différentes traductions.
- Traductions d'un extrait de la *Lettre aux Corinthiens*.

I. L'Odyssée en classe de 6^e

« Madame, Ulysse il vivait au temps des dinosaures ? » « Madame, pourquoi il y a plusieurs bibles ? L'auteur a réécrit son livre ? »

Nous avons tous entendu un jour ou l'autre dans nos classes ce type de question. Que représente l'antiquité pour un collégien ? C'était il y a longtemps, certes... Il y a très très longtemps, oui... Comment faire mesurer l'importance du temps qui passe à des jeunes qui vivent dans le présent et pour lesquels Homère, Louis XIV, Napoléon et Charles de Gaulle vivaient au fond dans la même nébuleuse d'un lointain passé plus qu'approximatif. C'était « il y a longtemps », plus ou moins sur la gauche sur la ligne chronologique que fait reproduire le collègue d'histoire.

Comment, si n'est pas acquise la prise de conscience du temps historique, peut-on ensuite espérer que les élèves apprécient l'extraordinaire voyage à travers le temps qui caractérise les œuvres mythiques ? Cette première étape est nécessaire pour qu'ils puissent enfin se poser les bonnes questions : qu'est-ce qui, au-delà des mots puisqu'on est, avec *l'Odyssée* comme avec *la bible*, dans un travail de réécriture perpétuelle, rend ces œuvres si proches et si familières au lecteur du XXI^e siècle ? Qu'est-ce qui en fait, justement, des textes *fondateurs* ?

Pour passer le cap de cette première étape j'ai voulu, avec une classe de 6^e particulièrement faible dans un collège ZEP de la région parisienne, rendre concrète leur vision de l'antiquité. Le succès de ce travail auprès des élèves m'a amenée à réutiliser le même support avec des classes de niveaux très divers (jusqu'en TL !) et de nombreux collègues en ont expérimenté des variantes fort diverses. Comme nous le verrons dans la deuxième partie de cette présentation, l'histoire de la bible et de ses réécritures, présentée sous cette forme, a ainsi permis aux élèves de bien différencier le texte

biblique d'un texte écrit par un ou plusieurs auteurs, et d'en mieux percevoir les caractéristiques autres que strictement littéraires.

Mais revenons dans un premier temps à l'Odyssée.

Le document présenté en annexe, intitulé « la merveilleuse histoire de l'Odyssée » a été distribué aux élèves lors de la deuxième séance d'une étude de l'Odyssée en œuvre intégrale. Certaines légendes sous les dessins sont à ôter pour le niveau 6^e : le document est à adapter en fonction du niveau de classe.

Les petits bonshommes dessinés, comme les appellent les élèves, leur permettent de visualiser ce que représente une génération. Chaque groupe de quatre petits personnages équivaut à un siècle.

Description de cette séance :

- 1) Distribution à la classe du document 1. Explication donnée par le professeur : cette frise de petits personnages représente le temps qui s'est écoulé entre le moment où l'histoire d'Ulysse a commencé à être racontée et le moment où vous lisez cette histoire. La légende sous certains personnages vous permet de voir les différentes étapes qui jalonnent l'histoire de cette histoire.
- 2) Chaque élève à tour de rôle décrypte à voix haute un petit personnage en partant du dernier, intitulé « MOI ». Il assimile chaque génération à un membre fictif de sa famille qui aurait vécu à la même époque. Le deuxième élève doit ainsi dire « mon père », le troisième dit « mon grand-père », le quatrième « mon arrière grand-père », le cinquième « mon arrière-arrière-grand-père » etc. Au bout de seulement une dizaine d' « arrière-arrière » les élèves bien sûr n'en peuvent plus, s'embrouillent et clament « mais il y en a trop » ! A ce moment là, la partie est gagnée ; le professeur n'a plus qu'à montrer combien l'espace-temps qui nous sépare de l'antiquité est important. La difficulté habituelle du décompte des siècles dès lors qu'on parvient à « avant Jésus-Christ » en est facilitée.
- 3) Les élèves répondent par écrit, individuellement, aux questions. Ce qui semble si simple ne l'est pas pour tous. Le passage de l'oralité à l'écriture est en revanche rapidement compris par tous et la nécessité des multiples réécritures, des multiples traductions, apparaît clairement. On peut, suivant le niveau de la classe, faire remarquer que la belle histoire de l'Odyssée se poursuit toujours (voir la découverte au XX^e siècle d'un fragment).
- 4) Le travail sur la langue grecque par lequel se poursuit la séance (découverte de l'alphabet grec, « traduction » de quelques mots qui amènent à faire la relation Odyssée/Ulysse) n'est pas directement lié à notre objectif dans le cadre de l'étude du fait religieux. Facile à mettre en œuvre pour les collègues de lettres classiques, il l'est peut-être moins en Lettres Modernes mais reste possible.
- 5) La fin de la séance est consacrée à la découverte des innombrables possibilités de réécritures. Comment, un même passage peut prendre tant de formes ? Oui. Et on a le droit de préférer une forme à une autre... Les élèves sont véritablement capables, même très jeunes, même avec un niveau linguistique faible, d'apprécier une différence de traduction et de se livrer à d'intéressants commentaires sur le lien fond/forme.
- 6) Comment s'y prendre dans la pratique ? Le professeur met les élèves en groupes de 3 ou 4 et distribue à chaque groupe un exemplaire de l'Odyssée avec une traduction différente à chaque

fois. Exemplaires personnels, emprunts aux collègues, au CDI, à la bibliothèque, il est facile de se procurer plusieurs *Odyssée*. Leconte de Lisle ? Bérard, Jacottet, Dufour et Raison etc.

Pour nos élèves de 6^e le travail se décompose ainsi : écouter la lecture en grec, lire la traduction littérale donnée par le professeur (occasion d'expliquer ce qu'est une traduction littérale...) retrouver dans l'exemplaire fourni le passage correspondant. Sur le support proposé, j'ai choisi de travailler non pas sur les tout premiers vers mais sur les vers 10 à 15. Il faut donc compter les lignes mais, auparavant, avoir tenu compte de la préface, de l'introduction, de tout ce paratexte que les jeunes élèves confondent facilement avec le texte ! Enfin un élève par groupe lit à haute voix au reste de la classe la traduction.

La séance se termine alors sur un simple vote qu'un travail ultérieur permettra, suivant les choix pédagogiques pris, d'approfondir. Quelle est la version préférée ?

C'est Leconte de Lisle qui, tous niveaux confondus, remporte à chaque fois la quasi unanimité des suffrages...

Une des suites possibles lors de séances ultérieures consiste à revenir de façon approfondie sur la comparaison de traductions, réécritures. Le document intitulé *Le début de l'Odyssée* recense plus de vingt traductions du tout début de l'Odyssée. A destination uniquement du professeur, le critique Michel Volkovitch, lui, présente ainsi (revue *Pages d'écriture*, n° 35) les quatre versions les plus connues des premiers vers :

« Dis-moi, Muse, cet homme subtil qui erra si longtemps, après qu'il eut renversé la citadelle sacrée de Troie. Et il vit les cités des peuples nombreux, et il connut leur esprit ; et dans son cœur, il endura beaucoup de maux, sur la mer... » Version historique (Leconte de Lisle, 1861), exhumée par Presses Pocket. Quelques touches d'archaïsme plaquées sur une prose par ailleurs assez académique.

« C'est l'homme aux mille tours, Muse, qu'il faut me dire, Celui qui tant erra quand, de Troade, il eut pillé la ville sainte, Celui qui visita les cités de tant d'hommes, et connut leur esprit, Celui qui, sur les mers, passa par tant d'angoisses... » La célèbre traduction de Victor Bérard (1924), disponible en Pléiade et au Livre de Poche. Une prose rythmée, parcourue tout entière (à part quelques alexandrins découpés 4+4+4) par la pulsation de l'hexamètre.

« Ô Muse, conte-moi l'aventure de l'Inventif : celui qui pilla Troie, qui pendant des années erra, voyant beaucoup de villes, découvrant beaucoup d'usages, souffrant beaucoup d'angoisses dans son âme sur la mer... » Version Philippe Jacottet (1955), à La Découverte. Vers de longueur variable. Par ordre de fréquence : 14, 12, et plus rarement 10 ou 16 syllabes.

« Muse, dis-moi le héros aux mille expédients, qui tant erra, quand sa ruse eut fait mettre à sac l'acropole sacrée de Troade, qui visita les villes et connut les mœurs de tant d'hommes ! » Passons sur cette version en prose, honnête mais sans grand relief (Médéric Dufour et Jeanne Raison, 1965, Garnier-Flammarion).

La capacité des élèves à commenter avec pertinence les choix stylistiques d'un auteur est étonnante. La brièveté de l'écrit et la multiplicité des possibilités leur ouvrent de nouveaux horizons. Tous sans exception dans cette classe extrêmement faible se sont ensuite prêtés au jeu de la réécriture personnelle de ces quelques vers. « En fait ça change de mots mais c'est toujours Ulysse, c'est à la fois le même et pas le même maintenant » m'a dit un élève. « Oui, il vient de loin ! » a conclu un autre. N'est-ce pas là le propre des grands textes ? Ce petit 6^e l'a bien compris.

II. Et la Bible ?

Comme je l'ai indiqué plus haut, le succès des « petits bonshommes » m'a amenée à en élargir l'utilisation. Pourquoi ne pas l'utiliser pour tenter de faire comprendre l'extraordinaire complexité de la bible en tant qu'objet-livre ?

Le site <http://www.regard.eu.org/Livres.1/Guide.du.lecteur.Bible.1861/Table.matières.html> (mise en ligne du Guide de la lecture de la bible, J.J Harens 1858), par exemple, est un bon outil pour le professeur qui pourra à sa guise choisir les légendes qu'il utilisera sous les dessins en fonction du niveau de sa classe.

Ma crainte première était que des élèves plus âgés ne trouvent bien puériles les petits personnages dessinés ! Erreur...J'ai pu constater, et d'autres collègues après moi, que les lycéens eux aussi étaient sensibles à ce type de document qu'ils s'approprièrent facilement sans s'en moquer, bien au contraire !

L'objectif est toujours le même : que l'élève perçoive la multiplicité du livre bible avant de tenter d'en percevoir l'unité...

On peut par exemple, à la suite de J.J Harens, montrer comment

« ces livres ont été composés par des hommes de conditions et de cultures diverses, par des prêtres comme Esdras, des poètes comme Salomon, des prophètes comme Esaïe, des hommes de guerre comme David, des bouviers comme Amos, des hommes d'Etat comme Daniel, des hommes instruits comme Moïse et Paul, des pêcheurs ignorants et sans lettres comme Pierre et Jean.

Le premier de ces auteurs, Moïse, vivait quatre cents ans avant le siège de Troie, neuf cents ans avant les plus anciens sages de la Grèce et de l'Asie, Thalès, Pythagore, Confucius ; le dernier, Jean, est venu quinze cents ans après.

Ces livres ont été écrits en des lieux différents : au centre de l'Asie, au milieu des sables de l'Arabie, dans les déserts de la Judée, sous les portiques du temple, dans les écoles des prophètes à Béthel et Jéricho, dans les palais de Babylone, sur les rivages idolâtres de Kébar, au milieu des villes civilisées de l'Occident ; les allusions, les figures, les expressions, les comparaisons étant puisées dans des moeurs, des coutumes, des contrées si différentes entre elles et si différentes des nôtres, nous ne pouvons les comprendre que par une étude sérieuse et parfois laborieuse.

Ajoutez encore à ces difficultés celles qui résultent de la diversité des sujets : Moïse écrivant des lois (Moïse aurait-il connu le proto-sinaïtique ? (XV^e siècle avant J.-C.) ou un développement de celui-ci ? Aurait-il employé cette écriture alphabétique pour la Torah comme l'affirme la tradition ?), Josué de l'histoire, David des psaumes, Salomon des proverbes, Esaïe des oracles, les apôtres une monographie ou des épîtres ; la diversité des auditeurs ou des lecteurs auxquels ces livres sont adressés ; quelques-uns, comme Esaïe ou Nahum, écrits, en partie du moins, pour des païens, d'autres exclusivement pour des Juifs ; un Evangile pour les chrétiens d'entre les Hébreux, un autre pour les chrétiens d'entre les Gentils ; les épîtres aux Corinthiens pour des gens qui ne veulent souffrir aucun joug ni aucune autorité, l'épître aux Galates pour ceux qui voulaient replacer les prosélytes chrétiens sous le joug de la loi mosaïque, l'épître aux Romains en partie pour des gens pleins d'une propre justice pharisaïque, celle de Jacques pour des professants extérieurs qui se croyaient dispensés de la pratique des œuvres »

Si au niveau 6^e une simple comparaison entre le monde de Moïse et celui de Jean fait déjà bien réfléchir les élèves et suscite beaucoup de questions, on peut bien sûr aller nettement plus loin au niveau du lycée.

Comme pour l’Odyssée, un intéressant travail de comparaison de traductions (voir l’exemple en annexe) renvoie directement aux questions essentielles :

- S’agit-il toujours du même texte lorsque les mots qui le composent ne sont plus les mêmes ?
- Qu’en est-il lorsqu’à l’habituelle difficulté d’appréhender un texte traduit s’ajoute celle de la traduction de la traduction de la traduction ?
- Peut-on parler d’unité littéraire pour une telle mosaïque ?

C’est en général à ce stade là de la réflexion que le fait religieux fait son apparition. Et c’est à ce moment que les élèves, même dans un contexte hostile à l’étude du texte biblique (nombreux élèves musulmans, familles parfois intégristes) comprennent l’importance du lien texte littéraire/texte religieux dans l’étude de la bible, au-delà de la croyance, ou non croyance, personnelle de chacun.

Toutes les autres activités autour du texte biblique deviennent alors possibles.

Le fait religieux n’est pas éludé au profit de l’étude textuelle de la bible, il reste intrinsèquement lié à l’écriture.

Ainsi que le dit Catherine Flot-Dommergues dans un article du *Français aujourd’hui* (juin 2006)

« Il suffit alors juste de séparer le fait religieux actuel vécu par les élèves de ce qui peut être considéré comme un autre vécu religieux dont témoignent les textes bibliques, écrits par d’autres et à d’autres époques. Il faudrait faire en sorte que les élèves admettent que ceux qui ont écrit l’Ancien ou le Nouveau Testament par exemple témoignent par leurs écrits de ce qu’ils ont vécu en leur temps, de ce qu’ils croyaient. Les auteurs français étudiés, en se référant implicitement ou explicitement aux textes bibliques dans leurs œuvres, Rabelais, d’Aubigné, Pascal, Voltaire, Rousseau, Hugo...chacun en leur époque, font la preuve que les textes bibliques sont fondamentalement structurants pour leur pensée et que, lorsqu’on est amené à les étudier, leur lecture comme celle de la Bible à laquelle ils réfèrent doit - et non peut - être séparée de tout vécu personnel de type religieux. L’opération est sans doute délicate à réaliser mais elle est nécessaire si l’on veut lire véritablement un texte littéraire s’inspirant de textes fondamentaux. Il est, pour aider l’élève à mettre ainsi de la distance entre lui-même et ce qu’il travaille, quelques auteurs dont la position est, en la matière, féconde. Voltaire par exemple, que les élèves de lycée pratiquent considérablement, affirme son théisme et sa critique des religions, ce qui ne signifie pas, on le sait bien, qu’il n’ait pas de religion. Sa lecture, parce qu’elle est troublante, donne l’occasion aux élèves de pratiquer cette mise à distance critique qui ne peut que les pousser - car ils savent qu’ils sont là pour comprendre - à se montrer responsables de leur sentiment religieux en laissant, comme le disait Pasteur, « leur foi au portemanteau » quand ils entrent dans leur salle de classe. C’est au prix de cet exercice ascétique qu’on fait du texte biblique comme du texte littéraire, en classe, un objet textuel sur lequel on travaille. ».

Sophie Renaut